



Pierre Nora

## L'événement monstre

### *I. La production de l'événement*

Les mass media ont désormais le monopole de l'histoire. Dans nos sociétés contemporaines, c'est par eux et par eux seuls que l'événement nous frappe, et ne peut pas nous éviter.

Mais il ne suffit pas de dire qu'ils collent au réel au point d'en faire partie intégrante et nous en restituent la présence immédiate, qu'ils en épousent les contours et les péripéties, qu'ils en composent l'inséparable cortège. Presse, radio, images, n'agissent pas seulement comme des moyens dont les événements seraient relativement indépendants, mais comme la condition même de leur existence. La publicité façonne leur propre production. Des événements capitaux peuvent avoir lieu sans qu'on en parle. C'est le fait de les apprendre rétrospectivement, comme la perte du pouvoir par Mao Tse Toung après le grand bond en avant, qui constitue l'événement. Le fait qu'ils aient eu lieu ne les rend qu'historiques. Pour qu'il y ait événement, il faut qu'il soit connu.

C'est pourquoi les affinités entre tel type d'événement et tel moyen de communication sont si intenses qu'ils nous paraissent inséparables. Comment ne pas mettre la diffusion d'une presse à gros tirage, par exemple, la constitution d'une classe moyenne de lecteurs par l'instruction primaire obligatoire et l'urbanisation de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en rapport avec les scandales des débuts de la Troisième République, l'Affaire de Panama, l'importance accordée à la vie politique et parlementaire, la querelle de la laïcité, bref avec le style même que revêtait la vie publique? Ainsi l'Affaire Dreyfus constitue-t-elle peut-être, en France, la première irruption de l'événement moderne, le prototype de ces images d'Épinal sorties tout armées du ventre des sociétés industrielles et dont l'histoire contemporaine ne cessera plus de reproduire les exemplaires, à partir d'une matrice comparable. Rumeurs initiales, exploitation du silence par une presse d'opposition de droite, paralysie insistante de l'information officielle (« Il n'y a pas d'Affaire Dreyfus »), compromissions supposées dans les sphères du pouvoir, racisme populaire, implication des deux grands corps les plus considérés, l'Armée et la Justice, à un moment critique pour le régime républicain, grands principes abstraits affrontés autour d'une seule tête, dichotomie du monde en bons et en mauvais, suspense alimenté par de faux documents et des confidences en chaîne, appel à l'opinion par lettre ouverte et manifestes, apparition significative du néologisme d'« intellectuel » qui signale une nouvelle fonction sociale médiatrice de l'opinion

de masse<sup>1</sup>, l'Affaire Dreyfus tient tout de la presse et lui a tout donné<sup>2</sup>. Son rôle n'est pas diminué par la concurrence. A elle paraît revenir, en propre, un type d'événements : ceux où les faits se dérobent et qui appellent la critique de l'information, la confrontation des témoignages, la dissipation du secret maintenu par les démentis officiels, la mise en cause de principes qui font appel à l'intelligence et à la réflexion, l'appel obligé à un savoir préalable que seule peut fournir et rappeler la presse écrite. Car du journal local au quotidien national, de l'organe à gros tirage à l'hebdomadaire d'opinion, l'imprimé seul dispose d'une gamme de virtualités sans rivales, un éventail exceptionnellement riche de manipulation de la réalité. Ainsi la guerre d'Algérie n'appartient pas tout entière à la presse, mais des épisodes particuliers, comme le problème des tortures ou le récit des négociations lui demeurent spécialement attachés.

D'autres phénomènes historiques ressortissent à la radio. Une bonne partie de l'entre-deux-guerres, la seconde guerre mondiale, ont été perçues auditivement. Une certaine époque de l'histoire contemporaine commence avec les causeries démocratiques qu'inaugura Roosevelt, avec les discours fulminés de Nuremberg que le petit écran, à l'étranger, aurait peut-être tués par le ridicule ou par la certitude de leurs conséquences. Une autre commence pour les Arabes avec les discours de Nasser; une autre encore, pour le Congo des années 1960 où il suffisait à un homme d'État noir d'être en mesure d'affirmer sur les ondes qu'il avait pris le pouvoir pour que le pouvoir lui appartienne effectivement. Parole radio-phonique qui joue elle-même à plusieurs niveaux. C'est elle d'abord qui assure l'importance de l'événement, caractérisée par la quantité de paroles qu'il déclenche : voix qui informe, explique, commente, critique, paraphrase, extrapole, conjecture, écho public des conversations privées et, parfois, véhicule unique de la modernité. Frantz Fanon a montré le rôle révolutionnaire joué par la voix des Arabes dans l'Algérie en guerre<sup>3</sup>, et l'on sait quel instrument de pénétration de l'histoire le transistor continue de jouer dans le continent africain. Mais c'est l'histoire elle-même, par la voix des acteurs, à qui la radio permet de parler, réactivant ainsi, sur une vaste échelle, le plus puissant moteur de l'histoire depuis les Prophètes et les orateurs grecs. Les media transforment en actes ce qui aurait pu n'être que parole en l'air, ils donnent au discours, à la déclaration, à la conférence de presse la solennelle efficacité du geste irréversible. Mais 1968 fut, on le sait, le festival de la parole agissante; toutes les formes cohabitèrent pour constituer l'événement lui-même<sup>4</sup> : parole des leaders et parole anonyme, parole murale et parole verbalisée, parole étudiante et parole ouvrière, parole inventive ou citative, parole politique, poétique, pédagogique ou messianique, parole sans paroles et parole-bruit, depuis la nuit des barricades du quartier latin où les transistors répercutèrent instantanément aux quatre coins de la province nocturne les incidents qui devenaient un événement, jusqu'au discours du 30 mai du général de Gaulle qui n'apparut pas sur le petit écran mais dont la voix olympienne clôt précisément l'événement.

Si des types d'événements, comme l'invasion de Prague, les conférences de presse politique ou le débarquement sur la lune, nous paraissent irréductible-

1. Le terme est né le 14 janvier 1906, quand *l'Aurore*, pour réclamer la révision du procès Dreyfus après l'acquittement d'Esterhazy, publia le «Manifeste des intellectuels».

2. Cf. Patrice BOUSSEL, *l'Affaire Dreyfus et la presse*, coll. Kiosque, Colin, 1960.

3. Cf. Frantz FANON, *l'An V de la Révolution algérienne*, Maspero, 1959.

4. Cf. Roland BARTHES, «L'Écriture de l'événement», in *Communications*, 12, 1968.



*Pierre Nora*

ment liés à l'image et devoir l'être toujours davantage, sans doute ne faudrait-il pas en conclure que la télévision soit assimilable à la « pan-événementialité ». Mais elle fait faire à la démocratie de l'événement un pas décisif. D'abord parce que le petit nombre de chaînes et leur manque actuel de différenciation assure la plus petite dispersion possible du compte rendu. Il y a plusieurs moyens de commenter les Jeux olympiques, il y en a très peu de les montrer. Et chacun a beau savoir qu'il s'agit d'un montage, donc d'un choix orienté d'images, l'impression prévaut du vécu au plus près. Chacun est saisi, bon gré mal gré, seul ou en groupe, toujours au dépourvu, par la nouvelle télévisée qui frappe à la cantonade et de plein fouet. La télévision est à la vie moderne ce qu'était le clocher au village, l'angélus de la civilisation industrielle, mais porteur d'une parole imprévue; elle est comme le dit Mac Luhan, un media froid, celui qui, de tous, favorise à domicile et sans effort la plus intense participation; cette participation, si l'on ose dire, sans participation, ce mélange exact de distance et d'intimité qui est pour les masses la forme la plus moderne, et généralement la seule dont elles disposent, de vivre l'histoire contemporaine. Aux deux sens du mot, l'événement est projeté, jeté dans la vie privée et offert en spectacle.

Les mass media ont fait ainsi de l'histoire une agression, et rendu l'événement monstrueux. Non point parce qu'il sort par définition de l'ordinaire; mais parce que la redondance intrinsèque au système tend à produire du sensationnel, fabrique en permanence du nouveau, alimente la faim d'événements. Non qu'il les crée artificiellement, comme voudraient le faire croire les pouvoirs en place quand ils ont intérêt à supprimer l'événement, ou comme pourraient le faire croire certaines performances d'une information ivre de ses nouveaux pouvoirs, telle la célèbre émission d'Orson Welles sur le débarquement des Martiens. L'information secrète elle-même ses anticorps et la presse écrite ou parlée, dans son ensemble, aurait plutôt pour effet de limiter le déchaînement d'une opinion sauvage. Elle assure aux media une prise croissante sur l'événement. Mais le système de détection que constituent les mass media ne peut que favoriser l'éclosion d'événements massifs, ces volcans de l'actualité qui poussèrent ici récemment avec la guerre des 6 jours, Mai 68, l'invasion de Prague, le départ du général de Gaulle et sa mort ou l'alunissage américain, événements monstres qui se répètent et se répèteront vraisemblablement toujours plus fréquemment.

Mais c'est pour l'historien que, monstrueux, l'événement moderne l'est toujours davantage. Car de tous les récipiendaires, il est le plus démuné. L'événement demeurerait, dans un système traditionnel, le privilège de sa fonction. Il lui donnait sa place et sa valeur et nul ne pénétrait en histoire sans son estampille. L'événement s'offre à lui désormais de l'extérieur, de tout le poids d'un donné, avant son élaboration, avant le travail du temps. Et même avec d'autant plus de force que les media imposent immédiatement le vécu comme histoire et que le présent nous impose davantage de vécu. Une immense promotion de l'immédiat à l'historique et du vécu au légendaire s'opère au moment même où l'historien se trouve dérouter dans ses habitudes, menacé dans ses pouvoirs, confronté à ce qu'il s'applique ailleurs à réduire. Mais s'agit-il du même événement?

## *II. Les métamorphoses de l'événement*

Dans la mesure en effet où l'événement est devenu intimement lié à son expression, sa signification intellectuelle, proche d'une première forme d'élabo-





